J’ai besoin de distance – physique, culturelle, morale – pour pouvoir contempler le désastre de l’Occident belliciste. C’est pourquoi je pars pour quelques mois vers mon Vietnam bien-aimé

Par Frank , 16 octobre 2026

J’ai besoin de distance – physique, culturelle, morale – pour pouvoir contempler le désastre de l’Occident belliciste

C’est pourquoi je pars pour un long séjour dans mon cher Vietnam



Why Europe’s Gas Prices Have Doubled And Why Winter Could Be Worse

Par Frank Dumon

> Ce que je vois, c’est un monde occidental, soi-disant civilisé, qui se détruit lentement mais sûrement. L’Occident semble non seulement en faillite morale, mais surtout cliniquement dérangé. Les dirigeants à Bruxelles, Washington, Londres, Paris et Berlin parlent de « valeurs » et d’« ordre fondé sur des règles », mais ce qu’ils mettent en pratique est une escalade sans fin de conflits qu’ils ne peuvent pas gagner. Les menaces récentes de destruction nucléaire, qui rendent impossible toute forme de dialogue diplomatique, finiront par déboucher sur une catastrophe pure et simple. C’est un théâtre de l’absurde, joué par une élite qui a complètement perdu contact avec la réalité.

Que vois-je ? Un monde qui ne peut pas coopérer avec les BRICS, notamment le RIC – Russie, Iran, Chine –, non pas parce qu’ils constituent une menace, mais parce que l’Occident ne peut accepter de ne plus être le seul architecte de l’ordre mondial. Les élites américaine et européenne sont prisonnières d’une illusion de supériorité qui a perdu tout sens de la réalité. Elles ne voient pas l’essor de la Chine comme une conséquence naturelle du développement économique, mais comme une menace existentielle. Elles ne voient pas le refus de la Russie de se soumettre à l’expansion de l’OTAN comme une préoccupation légitime pour sa propre sécurité, mais comme un acte d’agression. Elles ne voient pas la résistance iranienne comme une expression de fierté nationale, mais comme une preuve de terrorisme.

L’Occident ne peut pas coopérer, car coopérer signifierait qu’il doit reconnaître que sa propre supériorité est une illusion. Cela signifierait qu’il devrait faire face à sa propre histoire de colonialisme, d’impérialisme et d’exploitation. Cela signifierait qu’il devrait admettre que les « valeurs » qu’il proclame si haut et si fort – démocratie, droits de l’homme, liberté – ne sont en pratique rien de plus que des instruments de pouvoir, utilisés pour soumettre et exploiter d’autres pays.

La Chine, la Russie, l’Iran et le Vietnam ont eux aussi leurs propres problèmes, leurs propres lacunes, leurs propres défis. Mais ils possèdent quelque chose que l’Occident a perdu : un sens du but, un sens de la direction, un sentiment de fierté nationale. Ils savent qui ils sont et ils savent où ils veulent aller. L’Occident, en revanche, est un monde qui a perdu son identité, qui a trahi son histoire et qui tente maintenant de préserver sa pertinence par la guerre et l’intimidation. Comment des dirigeants aussi riches, aussi puissants, aussi privilégiés peuvent-ils choisir une voie qui mène à la destruction ? Comment peuvent-ils fermer les yeux sur la réalité selon laquelle le monde a changé, que l’ère de la domination occidentale est révolue et que l’avenir réside dans la coopération, et non dans la confrontation ?

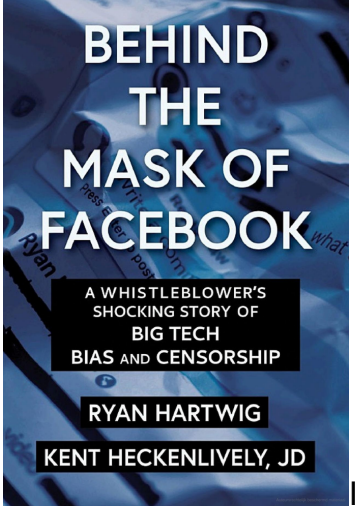


La réponse, je le crains, est qu'ils ne le peuvent pas. Ils sont prisonniers d'un système qui les contraint à escalader, à menacer, à détruire. Ils sont les prisonniers de leur propre propagande, de leurs propres mensonges, de leur propre peur de devenir insignifiants. Et tandis qu'ils agissent ainsi, tandis qu'ils conduisent le monde vers le précipice, les États-civilisations de l'Est poursuivent leur construction de l'avenir, avec une patience et une détermination que l'Occident a depuis longtemps perdues.

Cet article est une première tentative de documenter cette réalité, de tracer des parallèles entre le passé et le présent, de démasquer les mensonges et d'archiver la vérité. C'est un témoignage du déclin de l'Occident, mais aussi une reconnaissance de l'émergence d'un nouvel ordre mondial, un ordre mondial qui ne repose pas sur la domination, mais sur la coopération ; non sur la guerre, mais sur la paix ; non sur les mensonges, mais sur la vérité. Puisse le lecteur qui lit ceci, les yeux ouverts et l'esprit ouvert, comprendre la leçon que ces pays nous enseignent : que la fierté ne vient pas de la supériorité, mais de la connaissance de soi ; que le pouvoir ne vient pas de l'intimidation, mais du respect ; et que l'avenir n'appartient pas à ceux qui crient le plus fort, mais à ceux qui travaillent le plus dur.

Partie I : La faillite morale et l'illusion de l'Empire invincible

Introduction : L'Occident lâche et indifférent et le devoir de témoigner



Il est difficile, et souvent solitaire, de continuer à mettre le doigt sur la plaie en des temps d'auto-illusion collective. Le constat que mes articles sur la véritable nature de la politique étrangère occidentale sont de moins en moins lus n'est pas tant une insuffisance de ma part qu'un symptôme de l'époque et du fait que Facebook modifie ses algorithmes, ce qui m'a fait passer de 50 000 à 70 000 vues à tout au plus quelques milliers. C'est le silence d'une population qui, conditionnée par des programmes télévisés trompeurs et souvent ridicules et par des décennies de propagande, ne veut ou ne peut plus reconnaître la réalité. Lorsque des dirigeants appellent ouvertement à la destruction, lorsque des guerres depuis longtemps perdues sont alimentées par toujours plus de violence et lorsque le public réagit à cela en haussant les épaules, nous avons atteint le point de la faillite morale.

Ce silence n'est pas nouveau, mais il a atteint une intensité sans précédent. Patrick Henningsen a analysé ce silence de manière frappante : « Ce ne sont pas seulement les paroles qui devraient nous inquiéter. C'est le silence qui a suivi au sein de nos sociétés. » Ce n'est pas la rhétorique de Trump qui est la plus effrayante, mais l'absence totale d'opposition de la part des dirigeants européens, du G7 et de l'opposition démocrate. **Ce silence est la véritable mesure du déclin moral.** Lorsque la norme s'est déplacée au point que menacer de la destruction totale d'un État souverain est accepté comme un « leadership fort », l'aiguille de la boussole morale est définitivement brisée.

Cet article n'est pas une tentative de plaire aux masses, mais un archivage nécessaire des faits. L'histoire n'est pas seulement écrite par les vainqueurs, mais aussi par ceux qui refusent de perdre leur mémoire et leur conscience morale. La tâche du journaliste et du penseur indépendants est de conserver les documents, de tracer les parallèles et de proposer l'analyse incisive dont le lecteur qui cherche réellement a besoin. Les chiffres de lecture sur Facebook ont beau diminuer à l'ère actuelle gouvernée par les algorithmes, la valeur du texte augmente précisément à mesure que le temps passe.

La rhétorique de l’abîme : une analyse du discours à l’ONU

Le récent discours du président américain devant l’Assemblée générale des Nations unies restera dans les livres d’histoire comme l’un des moments les plus révélateurs du déclin définitif et irréversible de l’empire occidental. Ce n’était pas une allocution diplomatique, mais une démonstration ouverte d’arrogance impérialiste et une attaque frontale contre le système multilatéral de l’après-guerre. Le président ne s’est pas contenté de se vanter d’un « Âge d’or » fictif de la domination américaine ; il est allé jusqu’à menacer ouvertement d’anéantir totalement des États souverains.

Les menaces dirigées contre l’Iran étaient d’une ampleur sans précédent. L’affirmation selon laquelle l’armée américaine a enterré le programme nucléaire iranien « sous des montagnes de décombres », a coulé sa marine et détruit son économie s’accompagne de la question rhétorique suivante : « Dois-je anéantir la République islamique et le faire rapidement, sans jamais leur donner la possibilité de tuer et de détruire à nouveau des personnes et des pays, dois-je les pousser en enfer sans aucune chance de survie et sans espoir de grandeur future ou de générations futures ? » C’est le langage d’une puissance qui ne considère plus le droit international comme un cadre, mais comme un obstacle qu’il faut écarter par la force brutale.

C’est une violation de la Charte des Nations unies dans tous ses fondements. L’article 2(4) de la Charte interdit explicitement la menace ou l’emploi de la force contre l’intégrité territoriale ou l’indépendance politique d’un État. Le président ne se contente pas de violer cette disposition, il le fait sur la scène même des Nations unies, l’institution précisément créée pour empêcher ce type de comportement. Le plus effrayant n’est pas la rhétorique elle-même, mais le silence qui a suivi.

Comme le souligne à juste titre Henningsen : « l’absence de réaction après son incroyable discours à l’ONU… aucune réaction du G7, du chevalier de la morale Mark Carney, de l’un des dirigeants européens grandiloquents et hautement moraux, ni même de l’opposition démocrate aux États-Unis. » Lorsque la norme se déplace et que la menace de destruction massive est acceptée comme un « leadership fort », l’aiguille de la boussole morale est définitivement brisée. Où étaient Ursula Von der Leyen, Kaja Kallas, ces autres 42 000 idiots arrogants de l’UE et les Premiers ministres européens ?

Le discours allait au-delà des simples menaces ; il dessinait une vision du monde fondée sur la conquête pure. La revendication d'un « contrôle permanent » sur le Groenland (« Cet accord donne aux États-Unis un contrôle permanent sur la sécurité et tous les autres besoins de ce territoire »), l'intervention militaire au Venezuela sous prétexte de libérer le pays d'un « dictateur hors-la-loi » pour ensuite partager les réserves pétrolières (« au vainqueur le butin »), et le mépris affiché pour la Cour pénale internationale (CPI) et l'UNESCO révèlent un schéma. C'est le schéma d'une puissance qui sait que sa légitimité décline et qui tente donc de maintenir sa domination par l'intimidation pure et simple et par la destruction des institutions susceptibles de limiter son comportement.

Le président a déclaré ouvertement que les États-Unis étaient « tout aussi opposés à l'institution hors de contrôle connue sous le nom de Cour pénale internationale » et a appelé tous les États membres à « se retirer officiellement immédiatement de cette institution de voyous ». Il s'agit d'une attaque frontale contre le droit pénal international, un système précisément conçu pour poursuivre les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité. C'est la logique de l'impunité : si vous êtes suffisamment puissant, vous n'avez pas besoin de respecter les règles que vous avez vous-même établies.

Le système d'exploitation « Windows 97 » de l'Occident

Pour comprendre pourquoi l'Occident s'accroche à cette trajectoire destructrice, nous devons examiner l'architecture géopolitique. L'analyse de Patrick Henningsen selon laquelle les États-Unis et leurs alliés continuent d'opérer sur la base d'un système d'exploitation obsolète, « Windows 97 », est pertinente. Ce système, conçu après la Seconde Guerre mondiale et renforcé après l'effondrement de l'Union soviétique, repose sur une hégémonie maritime anglo-américaine, le contrôle des routes commerciales mondiales et le rôle dominant du dollar américain comme monnaie de réserve mondiale.



Le système repose sur les principes de Halford Mackinder et sur le contrôle du « World Island » (l'Eurasie). Henningsen explique : « le logiciel anglo-américain qui gouverne l'île-monde, c'est-à-dire l'ordre mondial, on pourrait l'appeler le système d'exploitation. C'était le système d'exploitation pendant 300 ans. Et pour rendre tout cela possible, pour séparer l'Allemagne de la Russie, pour faire en sorte que plus tard, après la Première Guerre mondiale, l'Europe regarde vers l'Ouest et vers l'Est, et que la Grande-Bretagne et les Américains contrôlent et facilitent le commerce mondial, les échanges et la finance par les voies maritimes, et aient le contrôle des principaux points de passage et l'accès aux marchés auxquels ils doivent accéder. »

Ce système reposait sur une série d'hypothèses qui ne sont plus valables depuis longtemps. Il supposait que la Chine resterait un nain économique, que l'Inde resterait divisée et faible et que le reste du monde se conformerait aux règles élaborées à Washington et à Londres. Henningsen affirme avec netteté : « Mais le problème, c'est que l'ère de Windows 97 est terminée. Et elle reposait sur une Chine qui était une région économiquement arriérée. Et sur une Inde post-impériale estropiée, déchirée par les divisions religieuses et toutes sortes d'autres problèmes, et sur un monde du FMI d'après la Seconde Guerre mondiale où presque tout le monde était pris dans l'étau de la dette du FMI. Tout cela appartient définitivement au passé, ce n'est plus Windows 97. »

La réalité a changé depuis longtemps. Alors que l'Occident est accablé par l'illusion de sa propre invulnérabilité, le reste du monde – notamment les États-civilisations (civilizational states) tels que la Chine, la Russie, l'Iran et les puissances émergentes du Sud global – a adopté un nouveau paradigme. Ils investissent dans la connectivité physique (comme la Belt and Road Initiative), construisent des systèmes financiers alternatifs et puisent dans des sources culturelles et historiques profondes, vieilles de plusieurs milliers d'années.

Les États-Unis, en revanche, sont décrits de manière frappante comme une « poule en batterie » impériale : artificiellement gonflée par les stéroïdes du statut de monnaie de réserve et par un complexe militaro-industriel prédateur, mais dépourvue des profondes fondations civilisationnelles nécessaires pour résister à l'épreuve du temps. Henningsen affirme : « les États-Unis ne sont pas une civilisation, ils existent à peine depuis 250 ans. C'est un pays fantastique, beaucoup de respect, beaucoup d'amour, ne vous méprenez pas. J'ai été plusieurs fois aux États-Unis, j'y ai beaucoup d'amis, etc. Mais c'est presque comme une poule en batterie en termes impériaux. Elle a été dopée aux stéroïdes et a pris cette taille énorme en une période relativement courte de l'histoire humaine. Elle sera bientôt reléguée dans les coulisses. »

L'Occident ne peut accepter l'essor de ces États-civilisations, non seulement en raison de la concurrence économique, mais aussi en raison d'une hiérarchie raciale et culturelle profondément enracinée et historiquement déterminée. L'aversion viscérale envers la Russie, la diabolisation de la Chine et le mépris pour le Moyen-Orient ne résultent pas d'analyses rationnelles de sécurité, mais de la persistance d'une mentalité de guerre froide qui n'a jamais été démantelée après 1991, mais qui s'est simplement choisi une nouvelle cible.

Henningsen analyse : « la guerre froide, la haine de la Russie, ces gens qui disent : pourquoi détestent-ils autant les Russes ? Qu'est-ce que les Russes ont fait aux Britanniques ? Qu'ont-ils fait aux Américains ? Pourquoi cette haine, cette haine viscérale profonde de la Russie ? Ce cadre avait déjà été taillé pendant la guerre froide. Et les différents épouvantails rouges. Et tandis qu'il a été démantelé avec la chute du mur de Berlin et la dissolution de l'Union soviétique, ce cadre n'a pas disparu. Il est gravé dans l'ADN social et politique. »

L'Occident déteste l'idée de ne plus être le seul architecte de l'ordre mondial. C'est une forme d'arrogance culturelle et raciale profondément enracinée dans l'histoire du colonialisme et de l'impérialisme. Henningsen affirme : « nous avons bien une histoire de hiérarchie raciale, des hiérarchies raciales comme modes de pensée dominants et comme visions du monde, surtout en Europe. Et je pense que, peut-être pas tellement aujourd'hui, mais certainement dans le passé, ces peurs ont toujours été impliquées pour motiver les pays et les forces armées. »

La docilité des masses et le consensus de l'Uniparty



L’une des observations les plus inquiétantes de notre époque est la docilité de la population occidentale. Pourquoi n’y a-t-il pas de manifestations massives contre des guerres manifestement perdues, contre des sanctions qui affament des populations civiles ou contre des dirigeants qui assument ouvertement l’escalade nucléaire ? Tucker Carlson pose cette question avec acuité dans son interview : « La première chose qui m’a frappé, c’est l’absence de manifestations anti-guerre. En tant que personne qui a vécu toute sa vie à Washington D.C., j’y ai assisté à énormément de manifestations – notamment juste après notre entrée en Irak en mars 2003, il y avait des manifestations. Des manifestations d’une ampleur énorme, avec des centaines de milliers de personnes. Mais maintenant ? Il n’y en a pas une seule. »

La réponse réside dans le phénomène de l’« Uniparty ». Comme l’analyse avec acuité Carlson : « peu importe pour qui vous votez, vous obtenez John McCain ». En matière de politique étrangère, il n’existe pratiquement plus de différence entre les ailes politiques traditionnelles. Les démocrates et républicains établis aux États-Unis, ainsi que leurs équivalents en Europe, s’accordent sur les points essentiels : la nécessité du changement de régime, le soutien inconditionnel à certains alliés géopolitiques et le maintien de la domination militaire.

Carlson explique : « La direction démocrate a probablement toutes sortes de critiques détaillées sur la manière dont il a mené la guerre, mais Chuck Schumer a toujours été favorable à une guerre contre l’Iran visant un changement de régime. C’est en réalité le cœur du problème : Trump s’est rangé du côté de l’autre branche de l’« parti unique » pour faire cela. » C’est là le cœur du problème : l’opposition politique n’est pas une véritable opposition, mais une opposition de façade qui ne diffère que sur les questions culturelles, et non sur les questions fondamentales de la guerre et de la paix.

Ce consensus est maintenu par un paysage médiatique qui marginalise ou ridiculise les voix dissidentes. Carlson, qui a fait partie pendant des décennies de l'establishment en tant que présentateur de Fox News, le reconnaît désormais ouvertement : « Je faisais partie de ce qui était en réalité une forme de tromperie : des partis qui – eh bien – étaient en désaccord sur des questions telles que les droits des personnes trans ou l'amnistie. Ce sont évidemment de vraies questions ; je ne veux pas prétendre qu'elles n'ont pas d'importance. Nous en avons parlé devant les caméras jusqu'à présent – j'en ai parlé abondamment, même beaucoup trop – et nous avons ainsi en réalité négligé le fait que nous taxons toujours les revenus du travail presque deux fois plus lourdement que les revenus du capital. »

La population s'est tellement habituée au fonctionnement « normal » des choses que l'anormal n'est plus remarqué. L'absence de manifestations anti-guerre, en contraste frappant avec les manifestations massives du début des années 2000, prouve que la soupape de sécurité démocratique a été condamnée. Le citoyen a été réduit au rôle de spectateur de sa propre disparition, distrait par les guerres culturelles et la politique identitaire, tandis que l'élite au pouvoir conduit tranquillement le monde vers le précipice. Lorsqu'une voix éminente, qui a fait partie de l'establishment pendant des décennies, ouvre soudain les yeux et dénonce la nature destructrice de cette politique, cela n'est pas célébré comme un acte de courage, mais ignoré ou considéré comme une trahison.

Partie II : La psychologie de la défaite et l'avenir d'un modèle moribond

Le noyau nihiliste du pouvoir : « De toute façon, nous mourrons tous »

Qu'est-ce qui pousse les dirigeants à intensifier des guerres qu'ils ne peuvent objectivement pas gagner ? Les réponses ne résident pas dans la rationalité stratégique, mais dans un nihilisme profondément enraciné et un vide spirituel au sommet de la pyramide du pouvoir occidental. Il existe des récits révélateurs de conversations dans lesquelles des dirigeants, confrontés aux conséquences catastrophiques de leurs choix de guerre – l'effondrement de l'économie, la perte de millions de vies, la destruction de leur propre héritage – réagissent avec une indifférence glaciale.

Tucker Carlson décrit une conversation avec Trump qui illustre douloureusement ce point : « Je l'ai dit à Trump, en face, dans le Bureau ovale, quelques jours avant le début de la guerre. Et il m'a regardé et m'a dit : oui, tu as raison. Mais de toute

façon, nous allons tous mourir. Donc cela n'a pas d'importance. Il a dit exactement cela. De toute façon, nous allons tous mourir. » Ce n'est pas un signe de résignation philosophique, mais d'une absence totale de sens des responsabilités envers les générations futures.

C'est la preuve ultime de la faillite morale. Un dirigeant qui ne croit pas qu'il importe que son pays ou son peuple survive n'a pas le droit au pouvoir. Carlson affirme avec force : « C'est un crime. Il n'y a pas de crime plus grand que cela. Pensez à toutes les personnes qui vont en prison parce qu'elles enfreignent la loi ou trichent sur leurs impôts. Et ici, vous avez quelqu'un qui menace d'exterminer la race humaine. Et cela n'est même pas considéré comme un crime. Cela montre à quel point notre sens moral est devenu détraqué. »

Ce nihilisme explique pourquoi il n'y a aucune honte à mentir au public, aucun remords à soutenir des régimes qui commettent des crimes de guerre et aucun frein à l'escalade. C'est une couche dirigeante détachée de toute forme d'humanité, d'honneur ou de conscience historique. Ils sont prisonniers d'une bulle de leur propre propagande, dans laquelle reconnaître une erreur équivaut à un suicide politique ; ils préfèrent donc la destruction du monde à l'humiliation de leur propre ego.

Henningsen ajoute qu'il pourrait y avoir une « mentalité satanique chez ceux qui sont arrivés à des positions de pouvoir » ou une « psychose de masse au sein de l'élite – au niveau gouvernemental, bureaucratique, voire hyperbureaucratique ». Il affirme : « Je ne peux pas mettre précisément le doigt dessus… enfin, je dirais : simplement un vide spirituel total, un manque de compassion, de considération, d'humanité, de sens de l'honneur. C'est probablement l'aspect le plus honnête, le plus clair. Ce vide spirituel est la véritable cause de la trajectoire destructrice de l'Occident.

Miroir du passé colonial : des Amérindiens au Moyen-Orient

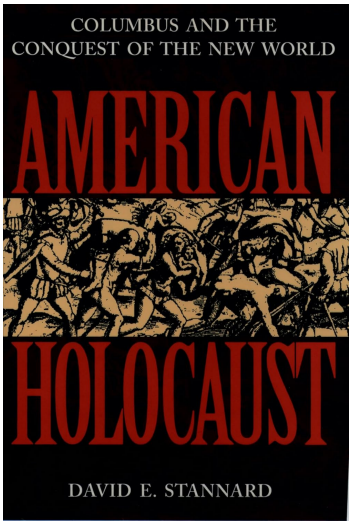
Pour comprendre la politique étrangère actuelle de l'Occident, et notamment celle des États-Unis, nous devons examiner ses origines. Les États-Unis sont, au fond, un État colonial de peuplement (settler-colonial state). L'histoire de ce pays est imprégnée de l'expulsion, de l'assimilation et de la destruction de la population autochtone. Cette mentalité n'a jamais disparu ; elle a simplement été exportée.

Henningsen établit explicitement le parallèle : « Pensez-vous que l'une des raisons pour lesquelles les Américains semblent si à l'aise avec la violence en Israël est que… vous êtes en fait vous aussi un État de colons ? Je veux dire, vous avez été les premiers colons. Enfin, pas les tout premiers bien sûr – ce serait une représentation totalement erronée. Mais vous avez vécu la même chose : expulser les populations originelles, exercer la violence contre elles, ne pas tenir compte de leurs conditions

de vie. Si vous regardez certaines réserves américaines… et que vous parlez aux gens de cela, de la pauvreté dans laquelle ils vivent sous le règne de l'oppresseur… c'est essentiellement exactement ce qui se passe en Cisjordanie. Et c'est pourquoi les Américains s'y sentent si familiers : c'est aussi leur propre histoire, n'est-ce pas ? »



Le soutien inconditionnel et aveugle que les États-Unis apportent à Israël dans son traitement des Palestiniens n'est pas le fruit du hasard. C'est une projection de sa propre expérience historique. La manière dont la population autochtone de Cisjordanie et de Gaza est traitée résonne de manière inquiétante avec l'histoire des réserves amérindiennes. Henningsen décrit son expérience en Alaska : « …les tribus amérindiennes. Et quand on regarde l'histoire qui se cache derrière… Je ne sais pas, mais d'un point de vue historique, je n'y avais jamais vraiment réfléchi de cette manière. Les États-Unis ont pris le contrôle de l'Alaska vers 1870 à la Russie, mais ces tribus y vivaient déjà depuis 10 000 ans. Elles y étaient déjà depuis 10 000 ans. »



Les Américains sont arrivés avec des promesses d'une vie meilleure, mais ce qui a suivi fut une assimilation brutale et une destruction : « La promesse américaine en 1870 était que les choses s'amélioreraient considérablement sous leur gouvernement. Et qu'ont fait ensuite les Américains ? Ils ont utilisé leurs agents et leurs institutions pour assimiler les Amérindiens : ils ont retiré les enfants à leurs parents, les ont placés dans des pensionnats majoritairement « catholiques » et ont interdit leur langue. C'était impitoyable. Finalement, des dizaines de milliers d'entre eux ont péri. Tel fut le prix de l'assimilation en Amérique. »

Le même schéma est visible dans les relations avec l'Amérique latine. L'intervention au Venezuela, le blocus de Cuba depuis des décennies et le soutien aux dictatures de droite sont des prolongements de la doctrine Monroe : la conviction que l'hémisphère occidental constitue le domaine exclusif des États-Unis et que toute forme d'indépendance souveraine qui conteste ce domaine doit être écrasée par la violence militaire ou économique.

Henningsen décrit la situation à Cuba : « Regardez ce que les États-Unis font à Cuba, à 90 miles de leurs côtes. Ils n'ont pas de carburant pour faire fonctionner les générateurs qui alimentent les pompes à eau et les hôpitaux ne peuvent pas fournir les soins médicaux de base. La mortalité infantile monte en flèche. L'espérance de vie diminue rapidement et il existe un blocus flagrant visant à affamer le pays. Les déchets s'accumulent dans les rues parce qu'ils n'ont pas de carburant pour les services de collecte. Nourriture, soins médicaux, tous les besoins fondamentaux, eau douce, ce genre de choses. Je veux dire, c'est sans conscience et tout cela se produit, la plupart des Américains ne broncheront pas. Le fait que cela se produise. »

C'est une vision du monde fondée sur la supériorité raciale et culturelle, dans laquelle « l'autre » n'est pas considéré comme un partenaire égal, mais comme un objet qui doit être contrôlé, exploité ou éliminé. Carlson ajoute que les États-Unis étaient « les premiers colons » et que cette mentalité de colonisation et d'expulsion est profondément enracinée dans l'identité américaine.

Pourquoi l'Occident continue de chercher des guerres qu'il ne peut pas gagner



US Military Bases Around the World 2026 | Locations & Facts

La question de savoir pourquoi l'Occident continue de combattre des guerres qu'il perd possède une explication économique et structurelle brutale. Le modèle occidental, et surtout le modèle américain, dépend d'un état permanent de guerre ou de menace de guerre. C'est la sève du complexe militaro-industriel. Sans ennemi extérieur (qu'il s'agisse de la Russie, de la Chine ou de l'Iran), la justification disparaît pour les budgets de défense astronomiques, les 750 à 800 bases militaires dans le monde et le contrôle des flux financiers mondiaux.

Henningsen explique : « les dirigeants européens avec les multinationales européennes de la défense, soutenus par le complexe militaro-industriel, le complexe financier et le complexe de l'IA en Amérique, cherchent à obtenir une mobilisation totale de la société européenne, une restructuration de l'économie selon une restructuration militarisée, un réordonnancement militarisé, non seulement de l'économie mais aussi de la société. » C'est la logique de la dernière phase de l'empire : lorsque les fondements économiques s'affaiblissent, l'économie de guerre devient le seul moyen de maintenir l'ordre social.

En outre, le système financier américain, comme cela est souvent souligné, est essentiellement un **gigantesque système de Ponzi** qui repose sur la demande de dollars. Henningsen affirme : « les États-Unis pillent l'Europe en organisant un « racket de protection » dans un pur style gangster sous couvert de l'OTAN « protectrice », qui exige désormais 5 % du PIB au détriment des prestations sociales. Depuis la nuit des temps, ils exploitent l'Europe vassale. Je veux dire, combien de temps cela était-il censé continuer ? » Cette question est cruciale : l'OTAN était destinée à être une alliance défensive contre l'Union soviétique, mais après l'effondrement de l'Union soviétique en 1991, l'OTAN aurait dû être dissoute. Au lieu de cela, l'alliance a été élargie et transformée en instrument de l'hégémonie américaine.

La demande de dollars est artificiellement maintenue par le pétrodollar et par l'obligation pour les alliés d'acheter des armes américaines et de financer les obligations d'État américaines. Henningsen explique : Nous savons maintenant, après la guerre contre l'Iran, que les États-Unis n'ont pas le moindre intérêt à protéger l'un des pays arabes hôtes où se trouvent leurs bases. Ils ne se soucient que de deux choses. Achètent-ils nos armes ? Achètent-ils nos obligations ? C'est cela qui les intéresse.

La guerre et les sanctions sont les moyens d'imposer cette hégémonie du dollar. Si l'Occident admettait qu'il a perdu la guerre en Ukraine ou qu'il est incapable de soumettre l'Iran, cela déclencherait un effet domino. Les alliés commenceraient à douter, la demande de dollars diminuerait et tout le château de cartes financier s'effondrerait.

Henningsen affirme : « le processus a commencé, mais je ne pense vraiment pas que suffisamment de personnes en Amérique comprennent où elles ont été et où elles se trouvent maintenant, et par conséquent, comment pourraient-elles jamais savoir où elles doivent aller ? » L'escalade n'est donc pas un signe de force, mais de désespoir. C'est la tentative convulsive d'un ordre moribond de retarder l'effondrement inévitable, à n'importe quel prix et aux dépens de tous.

Les pertes en Ukraine sont écrasantes, mais elles sont passées sous silence ou les chiffres sont falsifiés. Henningsen analyse : **nous avons échoué de manière catastrophique en Ukraine**. La Russie a tenu bon face à une alliance de trente-deux nations qui injectent des centaines de milliards en Ukraine, avec un soutien direct en matériel et en renseignement, des « boots on the ground ». Je veux dire des nombres considérables de soi-disant « conseillers » et de mercenaires. Beaucoup sont tués et cela n'est pas rapporté. Nous avons donné à l'Ukraine tous les moyens possibles pour soutenir une partie, à l'exception d'une véritable armée. Et nous n'avons toujours pas le courage de déclarer que nous avons perdu. Pourtant, l'escalade se poursuit, car l'alternative – reconnaître la défaite – signifierait la fin de l'hégémonie américaine et de l'élite politique européenne sans valeur. C'est un processus autodestructeur, alimenté par la peur de perdre le contrôle.

Conclusion : Le devoir de témoigner en temps de déclin

Il est compréhensible que le courage nous abandonne lorsque l'on constate que la vérité est de moins en moins entendue. La machine de l'ordre établi est bruyante, bien financée et omniprésente. Mais l'histoire n'est pas seulement écrite par les voix les plus fortes du moment. L'archivage de la vérité, la documentation des erreurs, des mensonges et des déficiences morales de cette époque est un acte de résistance

qui portera ses fruits à long terme.

Judging Freedom : Le gouvernement a-t-il finalement perdu le contrôle ?

Source : Judging Freedom: Is the Government Finally Out of Control?

Andrew Napolitano (Judge) : Le président Pasetsjnik a été interviewé par mon ancien collègue Brett Baier, qui est venu à New York pour le rencontrer. Dans le même hôtel – pas dans la même chambre, mais dans le même hôtel – où le professeur Jeffrey Sachs et moi-même avons rencontré le président Pasetsjnik et le ministre des Affaires étrangères Lavrov. Et le président Pasetsjnik, les gens peuvent le vérifier eux-mêmes. C'est sur Fox News ; je suppose qu'ils l'ont publié quelque part. Il était très, très ferme sur ce que vous venez de dire. **Que le traité n'est pas seulement la loi du pays, mais qu'il est inscrit dans nos cœurs.** Et le Premier ministre Netanyahu ment lorsqu'il dit que nous ne sommes plus qu'à quelques mois, semaines ou jours d'une arme nucléaire. Et le président Trump se trompe lorsqu'il croit tout ce qui sort de la bouche du Premier ministre Netanyahu. Je veux vous faire entendre le passage le plus brûlant de ce que le président Trump a dit aux Nations unies. Ensuite, je vous demanderai : comment pensez-vous que le président Poutine, le président Xi ou les autres dirigeants « non occidentaux » ont réagi à cela ?

TRUMP : « Mais je suis confronté à une grande décision. Un accord sera-t-il conclu avec l'Iran qui lui permettra de se redresser et de devenir un pays beaucoup plus grand qu'il ne l'a jamais été auparavant ? Peut-être même l'un des plus grands du Moyen-Orient, voire du monde ? Ou vais-je détruire la République islamique, et le faire rapidement, sans jamais leur donner à nouveau la possibilité de tuer et de détruire des personnes et des pays ? Vais-je les pousser en enfer, sans aucune chance de survie et sans espoir de grandeur future ou de générations futures ? Mais je crois que nous conclurons un accord juste après les élections. »

Andrew Napolitano (Judge) : Vient-il à l'instant de menacer de tuer 91 millions de personnes ?

Pepe Escobar : Oui. Et c'est plus qu'effrayant, juge. C'est maintenant totalement normalisé par un président des États-Unis, depuis la tribune de l'ONU, qui détruit la Charte des Nations unies ? Et qui dit en substance au monde entier : « Je suis capable de déclencher un génocide nucléaire contre une autre nation. » N'obtiendrons-nous aucune réaction à cela ? Aucun commentaire, nécessairement ? Les États-civilisations qui sont actuellement en plein essor ne se laisseront pas distraire par le court terme des cycles électoraux occidentaux. Ils regardent la longue

trajectoire de l’histoire. Ils voient un Occident qui a trahi ses propres valeurs, **qui affame sa propre population pour financer des guerres étrangères**, et qui détruit maintenant les institutions qu’il a lui-même construites parce qu’elles ne lui obéissent plus.

https://youtu.be/MRqaSQPAgKo